

Michèle Broutta, galeriste et éditeur

Céline Chicha-Castex et Rémi Mathis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1135>
DOI : 10.4000/estampe.1135
ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011
Pagination : 49-53
ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Céline Chicha-Castex et Rémi Mathis, « Michèle Broutta, galeriste et éditeur », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 236 | 2011, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1135> ; DOI : 10.4000/estampe.1135



La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

MICHÈLE BROUTTA, GALERISTE ET ÉDITEUR

Propos recueillis le 12 juillet 2011 par Céline Chicha-Castex et Rémi Mathis, avec l'aide de Philippe-Alexandre Pierre.

Michèle Broutta, vous possédez une galerie spécialisée dans l'estampe depuis trente ans et avez largement contribué à la diffusion de cet art à Paris : comment devient-on galeriste ?

J'ai commencé par travailler dans l'édition littéraire en 1950, après avoir suivi en même temps ce qu'on appelait à l'époque du secrétariat de direction et des cours de psychologie et de sociologie en Sorbonne. Un stage était proposé à la librairie Plon et j'ai commencé à travailler dans le domaine de l'édition. J'y suis resté sept ans ! Cela m'a permis de rencontrer Dalí au moment de la publication de *La Vie secrète de Salvador Dalí* par Salvador Dalí aux éditions de La Table Ronde. Quelques années plus tard, en 1966, j'ai monté pour Hachette une exposition sur Jules Verne à l'occasion de la sortie en livre de poche de dix titres de cet auteur. Pour faire connaître cette exposition, j'ai demandé à Dalí de réaliser un portrait de Jules Verne. Dalí est venu et a dit : « Jules Verne est mon ennemi parce que ce qui est important c'est de lutter contre la mort, pas d'aller dans la Lune. Mais comme je suis un grand d'Espagne, je peux faire le portrait de mon ennemi. En plus, c'était un boulimique, il mangeait des épinards. Alors je graverai son portrait avec des fourchettes. » Dalí est donc venu à l'exposition, on lui a bandé les yeux et il a commencé à graver avec les fourchettes sur le cuivre vernis par l'atelier Lacourière puis il a retravaillé la gravure qui a été tirée chez Frélaud : c'était ma première édition de gravure. J'en ai fait tirer soixante exemplaires plus vingt sur Japon nacré.

Et c'est ainsi que vous avez commencé à éditer des estampes ?

J'ai peu édité d'estampes en feuilles, au début. Après le Jules Verne, j'ai fait un *Couple* de Trémois, une *Chèvre* de Moreh, et puis j'ai arrêté parce que je me suis rendue compte qu'il fallait un ensemble pour faire un événement : un événement, ça me permettait d'avoir une place dans les foires. En 1971, j'ai créé une maison d'édition pour engager l'édition du *Tristan et Yseult* avec vingt et une gravures originales de Dalí (1971) – ce qui a demandé un travail passionnant. Dalí ne voulait pas du texte de Bédier, il nous a fallu rechercher dans des textes plus anciens réunis par André Mary. Puis on a édité *La Quête du Graal* (1976). J'ai commencé sa diffusion avec Plaisir du livre. C'est à ce moment-là que j'ai trouvé cet endroit [un local attenant à l'actuelle galerie, 31 rue des Bergers dans le XV^e arr.] : une grande pièce a été aménagée en bureau d'édition, et à chaque sortie de livres on organisait une exposition dans une galerie. Le deuxième livre a été illustré par Trémois, *Les Mythologies* (1972) avec un texte de Michel Tournier (qui n'avait pas encore publié *Le Roi des aulnes*). J'ai parti-



cipé au premier salon international du livre d'art et de bibliophilie à Lausanne (SILAB) avec les *Paysages à pas comptés* (1972) de Batbedat.

Diffusiez-vous également vos éditions dans les foires d'art contemporain ?

Oui, à partir de 1976, nous y avons été présents : pendant dix ans à Bâle, dix ans à la FIAC. Et au SAGA également auquel nous avons toujours participé. L'esprit était très différent à la foire du livre de Francfort : Belges et Allemands viennent avec l'intention d'acheter, ils ne viennent pas en promeneur. Nous participions à cinq foires par an à travers le monde (Belgique, Allemagne, Suisse, Suède, Espagne, Italie, États-Unis, deux fois le Mexique, une fois Israël).

La dernière foire que j'ai faite en dehors de Paris, c'était à Strasbourg, il y a trois ans. Quand on travaille dans le domaine de la gravure, on n'a pas de gros moyens donc on fait tout « avec nos mains » (emballage, transport, manutention), notre esprit, notre enthousiasme, notre présence.

En 1982, vous décidez d'ouvrir une galerie : existe-t-il un lien entre cette ouverture et le moment où vous vous mettez à travailler sur l'estampe en feuille et non plus sur les livres ?

Non. J'ai travaillé sur des estampes en feuille pour les foires et j'ai réalisé beaucoup d'expositions hors les murs avant la galerie. On a fait des expositions à chaque sortie de livres. Par exemple l'album des *Paysages à pas comptés* a été présenté à Bourges, Clermont-Ferrand, Niort, Marseille, Rennes et Liège. Nous apportons tout et fournissons l'exposition à la galerie. On a édité également des gravures d'Asada, de Doaré, de Ballif, de Dalí aussi : *Le Rhinocéros*, *La Sainte-Lucie*, *Le Festin...* Et puis dans les foires on pratiquait beaucoup les échanges.

Les estampes que vous vendiez dans votre galerie étaient-elles seulement celles que vous éditiez ?

Quand de l'édition courante littéraire, j'ai découvert le monde des artisans du livre, j'ai été émerveillée. J'ai vu vivre des êtres humains à la recherche d'une perfection, d'une maîtrise avec cette unité de temps qui intègre le travail et la vie personnelle et au fond de moi quoique n'ayant pas choisi une profession manuelle, je souhaitais servir ce monde des artisans et des artistes et réunir poètes et plasticiens, le mot et l'image. L'éditeur est un maître d'œuvre. Quelquefois l'artiste est aussi lui-même artisan, quelquefois

À gauche : La galerie Michèle-Broutta, 31 rue des Bergers, dans le XV^e arrondissement de Paris.

Ci-contre : François Houtin, *Jardin suspendu*, eau-forte, 1983.

l'artisan au-delà de son savoir-faire est inventif et artiste. C'est ce monde très riche d'esprit de progrès que j'ai eu la chance de découvrir et que je souhaitais servir.

La galerie m'y a aidée. Le lieu insolite est devenu un lieu de rencontre, de découverte, de partage. Nous avons tenté de réunir et faire se rencontrer tous ceux qui étaient touchés par cet art. Le public aime découvrir et ensuite suivre l'évolution d'un artiste. Nous avons réalisé les premières expositions personnelles de François Houtin (1982), Mordecai Moreh (1983),



Jean-Pierre Velly (1983), Hélène Cseh (1989), Jacques Muron, José Hernandez, les Italiens Ceschin et Stelutti et suivi les œuvres de Condé, Trignac, Mathieux-Marie, Mohlitz, Watanabe, Zec...

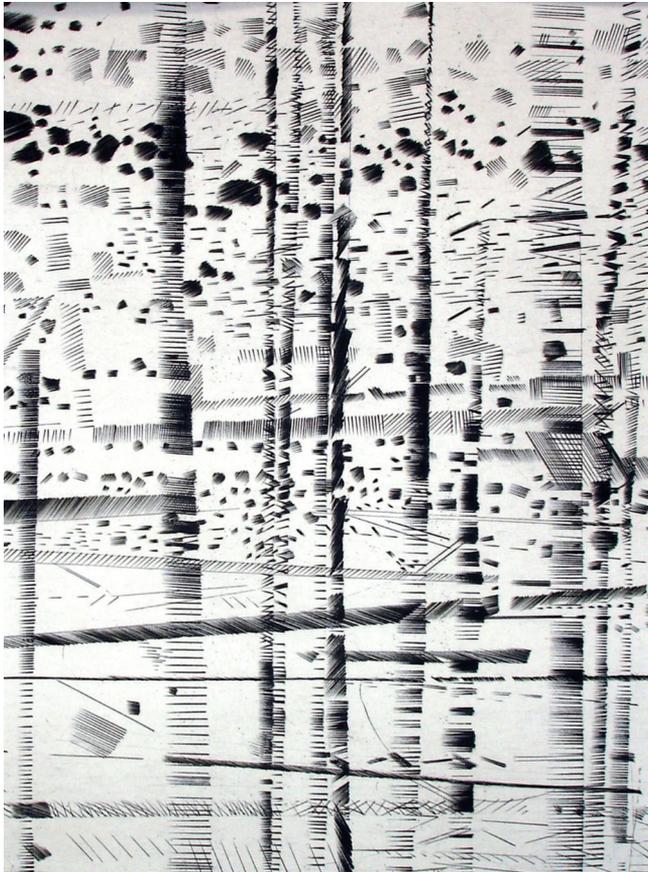
Et puis nous avons aussi accueilli ou plutôt nous avons été choisi par la fondation Grav'X pour exposer de jeunes artistes concourant pour un prix important. Ce prix comportait en même temps une possibilité d'exposition personnelle pour l'année suivante. Ainsi nous avons réalisé la première exposition de Nathalie Grall en 1990 et, depuis cette date, elle n'a cessé de nous émerveiller par ses œuvres et son parcours. Pendant plus de trente ans, j'ai reçu tous les mercredis matin cinq à dix artistes. Je n'ai jamais voulu les voir autrement parce que j'estimais qu'on ne voit pas une œuvre à la sauvette : il fallait que je fasse le vide, que je me prépare, et je voyais des choses de toutes sortes, certaines sans intérêt, d'autres affligeantes de jeunesse, d'autres merveilleuses de jeunesse. Les artistes venaient aussi rechercher un conseil. Je découvrais donc de jeunes graveurs.

À partir du moment où j'ai eu la galerie, j'ai également pris des dépôts mais je prenais plutôt un ensemble pour compléter ce que j'avais édité.

Quel était le rythme de vos expositions ?

Six par an en plus des foires alors que nous n'étions que deux. Nous avons commencé en 1981 avec Le Bars et ses oiseaux mobiles. Puis nous avons présenté cent gravures animalières de Moreh, les jardins imaginaires de Houtin, « les pierreries » de Doaré, les gravures de Fossier, « La Marelle » d'Isabel Echarri et d'Arrabal... En tout nous avons réalisé deux cents expositions à la galerie.

Nous organisions deux ou trois expositions personnelles par an et des expositions thématiques, ou



Jean-Marie Granier, *Labyrinthe II et III*, (détail), burin.

autour d'ateliers : celui des Beaux-Arts, des Arts déco, en présentant en général entre quinze et vingt artistes.

Enfin, nous organisons une fois par an un échange avec l'étranger. Trois ou quatre artistes devaient se regrouper et nous présentions leurs œuvres à condition qu'une galerie de leur pays présente également des artistes français. Nous avons fait cela à partir de 1987, avec la Suède, l'Espagne, le Canada, la Hollande, Israël...

Votre clientèle est-elle constituée de personnes fidèles ou se renouvelle-t-elle ?

Au début de mon activité, il fallait que la clientèle se renouvelle : nous avions un fichier avec trois cents personnes nouvelles par an. Quand on organise une exposition où les estampes coûtent entre cent et cinq cents euros, il nous faut une centaine d'acheteurs : on a beaucoup de petits clients, il faut les relancer, les prévenir de la disponibilité d'une pièce intéressante de tel artiste. Il faut aussi donner une impulsion autour d'un thème : présenter des artistes ne suffit plus. Par ailleurs les foires étant de plus en plus chères, on est tenté de présenter plus de pièces uniques, d'où l'évolution du salon de l'estampe. Les ventes aux enchères mettent l'accent sur le record des prix de vente et font un tort considérable à la valeur réelle d'estampes exceptionnelles. La clientèle a beaucoup évolué néanmoins elle se renouvelle à travers de jeunes avocats, banquiers, hommes d'affaire.

On disait que les gens commençaient par l'estampe puis allaient vers autre chose, est-ce encore le cas ?

En général, les amateurs décident très tôt s'ils ont vraiment un esprit de collection, s'ils vont aller vers l'estampe ou pas. Très souvent, j'ai vu des gens qui achetaient de l'estampe ancienne et qui en arrivaient à s'intéresser à l'estampe contemporaine – vice versa, des collectionneurs d'estampes contemporaines qui petit à petit remontaient le temps pour acquérir des œuvres de noms plus reconnus. Cependant les grands collectionneurs d'estampes contemporaines se font de plus en plus rares.

Vos collectionneurs sont-ils aussi des collectionneurs de livres ou sont-ce deux mondes bien différents ?

Ce ne sont pas les mêmes, non. Ceux qui s'intéressent au livre sont vraiment des collectionneurs bibliophiles. Ils choisissent en fonction de l'artiste et de l'écrivain. Ils aiment cette rencontre, cette complexité du livre. Ce marché connaît des difficultés semblables à celui de l'estampe. Il reste des clubs qui commandent et diffusent, avec des œuvres intéressantes, mais la diffusion a fortement baissé. Désormais, on fait les livres qu'on a envie de faire et on essaye de ne pas perdre d'argent. Ce n'est plus un produit qui est générateur de revenus.

Les institutions sont-elles également vos clients ?

Oui, certaines artothèques achètent des estampes pour les prêter à leurs abonnés. Bien sûr, les institutions spécialisées comme le département des Estampes de la BnF ou le musée de Gravelines achètent des œuvres. D'autres musées ont des collections d'estampes, comme Beauvais, Quimper, Vannes, mais c'est souvent en relation avec l'œuvre d'un artiste. Je trouve que les musées de province ont beaucoup bougé ces derniers temps ; la décentralisation a quand même eu des effets bénéfiques. Et puis il y a d'autres lieux d'exposition, des châteaux qui s'ouvrent l'été par exemple.

Comment choisissiez-vous avec qui travailler ?

Au départ, je venais du littéraire, je venais du surréalisme, de Dalí, des *Chants de Maldoror*. J'ai évolué très lentement, notamment en travaillant avec Agam, Seuphor, Luc Peire, Jean Leppien, Batdebat. Puis j'ai beaucoup travaillé avec des élèves de Jean-Marie Granier, buriniste, professeur aux Beaux-Arts de Paris. C'était une pépinière.

Que pensez-vous du fait de tirer un très faible nombre d'épreuves ?

Le problème est que cela provoque souvent une hausse des prix. Je vois des jeunes artistes qui vendent une planche mille euros en disant « Oui mais je n'en tire que trois ». Mais il faut voir ce qu'il y a sur le marché pour ce prix ! On a énormément de choses de grande qualité en France, énormément de choix aux alentours de 300, 400, 500 euros, voire des travaux de qualité extraordinaire qui valent deux cents euros. Dans l'ancien également nous avons un patrimoine extraordinaire.

Vous allez prochainement cesser votre activité : il reste peu de lieux de diffusion et de vente majoritairement dédiés à l'estampe actuellement en France.

Je refais un exercice, mais ensuite il faudra que cela fonctionne d'une autre façon. Un gros travail a été fait par les centres d'art, par les maisons de la culture, les mairies : autour de Paris, il y a beaucoup de lieux d'exposition possibles pour la gravure, et qui sont très, très intéressants... mais où on ne vend pas. Comment l'artiste est-il censé vivre ? La galerie n'existe plus seule. L'action complémentaire que nous avons dans les foires (et qui existe toujours) est complétée par les informations divulguées par Internet. Il faut prendre en compte cette nouvelle notion de temps et d'espace dans notre monde actuel. Toutefois nous aurons toujours besoin de ces lieux de rencontre. Il est courant encore que quelqu'un entre pour la première fois, s'attarde à regarder les cartons, à consulter les livres et, avant de partir muni ou non d'acquisitions pouvant aller du petit catalogue au grand dessin, nous dise : « On est très bien ici. On a découvert un nouveau continent, nous ne pensions pas qu'il pouvait exister. Nous reviendrons ».